

, Broca, Paul (Dir.). Revue d'anthropologie. 1876.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

REVUE
D'ANTHROPOLOGIE

VANIKORO ET SES HABITANTS

PAR

P.-A. LESSON

Ancien médecin en chef des établissements français de l'Océanie.

On sait que c'est sur cette île que se perdirent, en 1788, les deux navires du célèbre et malheureux de La Pérouse. Edward Edwards, qui la revit en 1791, lui donna le nom de *Pitt*, et d'Entrecasteaux, qui l'aperçut de loin, en 1793, celui d'*île de la Recherche*, que lui a conservé le capitaine Dillon.

Sa position, d'après Edward Edwards, est 11°51' latitude sud et 164°23' longitude est ; d'après d'Entrecasteaux, 11°40' latitude et 164°25' longitude. Dillon la place par 11°41' et 164°45', et *l'Astrolabe*, commandant d'Urville, par 11°40'24" latitude sud et 164°32' longitude est.

Elle forme un petit groupe composé de deux îles principales très-rapprochées, l'une beaucoup plus grande que l'autre, et de deux ou trois îlettes, et c'est à l'ensemble que le commandant d'Urville a donné le nom de *Vanikoro*.

Toutes ces îles sont entourées, comme d'une ceinture, par un récif de corail d'environ 36 milles de circuit, et qui s'en éloigne de 1 mille et demi à 2 milles, surmonté çà et là de roches nues. Un second récif adhérent à la plage des îles règne tout autour en ne laissant que de rares espaces facilement abordables pour les canots. C'est dans l'intervalle de ces deux récifs que se trouve le Lagon, dans lequel six passes ou coupures du récif extérieur, au moins, permettent aux petits navires de pénétrer. Quant à l'étendue en largeur du Lagon, elle est de 1 à 2 milles dans quelques points, et l'on y trouve parfois 30 à 40 brasses d'eau, mais le plus souvent moins, et même 3 à 4 brasses seulement.

L'île la plus grande, c'est-à-dire celle qui fut nommée par d'Entrecasteaux *île de la Recherche*, n'a pas moins de 30 milles de circuit, et c'est ce même nom que lui a conservé le commandant d'Urville, sans doute par respect pour la mémoire de celui qui le premier le lui avait donné. Mais, puisqu'il tenait cette fois, contrairement à ses principes, à lui donner un nom européen, il nous semble qu'il eût mieux valu lui donner celui de *La Pé-*

rouse, qui paya de sa vie sa découverte, ou tout au moins l'appliquer à tout le groupe, comme a fait le capitaine Dillon.

La seconde île fut appelée *Tevai* par d'Urville, du nom de son principal village (1). Elle a environ 9 milles de circuit, et c'est sur elle que se trouve un autre village nommé *Vanikoro* ou *Vanikolo*. Les insulaires l'appellent *Taneanu*.

Enfin un îlot bas, situé comme le suivant dans le Lagon ou baie intérieure, et dans la partie sud-ouest du groupe, est appelé *Nanuha* par les indigènes, et n'a guère que 500 à 600 toises. L'autre îlot, nommé *Manevai*, n'a que 400 à 500 toises de circuit, et est médiocrement élevé. Il se joint à la grande île en faisant presque île. C'est sur lui que se trouvent le village de *Manevai* ou *Manafé*, et un autre placé aussi entre la base des montagnes de la grande île et les immenses espaces couverts de mangliers qui occupent le littoral et font de ces lieux des foyers d'infection paludéenne, ainsi que l'équipage de *l'Astrolabe* a malheureusement pu s'en convaincre.

Faisons remarquer, en passant, que si c'est bien sur l'île de *Tevai* que se trouve le village de *Vanikoro*, nous n'avons jamais pu comprendre pourquoi, n'étant même pas le village principal, il a pu donner, comme le croyait d'Urville, son nom à la grande île, nom que le prussien Bushart nous avait dit n'être appliqué qu'à la partie de la grande île qui est au vent, le côté de dessous le vent étant nommé *Vanu* ou *Wanu*. Ne pourrait-on pas en inférer qu'il y a eu de notre part erreur d'interprétation, ainsi que nous croyons l'avoir démontré ailleurs ?

Toujours est-il que l'île de la Recherche, puisque tel est le nom adopté par d'Urville et que, d'après lui, les naturels n'ont point de nom collectif pour la désigner, est une terre élevée, d'origine volcanique (2); hérissée de montagnes et de pitons. La plus élevée des montagnes porte le nom de *Kopago* et sa hauteur a été estimée à 474 toises par les officiers de *l'Astrolabe*. D'épaisses fo-

(1) Il y avait, dit-on, dans le pays de Galles une rivière appelée *Teivé* ou *Tevy*, dans laquelle il y avait des castors lors de la conquête.

(2) Selon M. Cordier, d'après les matériaux rapportés par nous, cette île offre des matières qui, par leurs caractères, semblent appartenir à la période des terrains tertiaires : ce sont des dolorites, des basaltes et des peperinos. Elle est hérissée de pitons, dont les plus élevés peuvent avoir 300 toises. Malgré la végétation vigoureuse qui s'étend jusqu'aux cimes, on remarque les couches de terre qui ont descendu jadis de ces sommets.

rêts couvrent sa surface, et ne permettent aux habitants que d'occuper le littoral : cinq ou six grands ruisseaux ou petites rivières fournissent à ceux-ci de l'eau en abondance. L'île est du reste partagée en districts ou villages principaux appelés *Paiu*, *Vanu*, *Nama*, *Tanema*, *Nimbe*, *Temua* et *Ocili*. Le dernier a été détruit et abandonné à la suite de guerre avec les habitants de *Tevai*, qui en avaient exterminé la plupart des habitants.

Les côtes étant seules habitées, nous estimâmes, pendant notre séjour dans cette île, que sa population ne s'élevait probablement pas à plus de 1500 à 1600 âmes, et quelques-uns, parmi nous, ne la portaient même qu'à 1200. Ici ce n'était point la place et les ressources alimentaires qui manquaient comme dans d'autres îles et pouvaient rendre raison d'une si petite population dans une île aussi étendue, mais bien, à en juger par ce qui arriva à *l'Astrolabe*, l'influence délétère des lieux, si connue des Tukopiens que pas un, parmi eux, n'avait voulu nous y accompagner de bonne volonté, et que le Prussien Bushart lui-même avait refusé pour le même motif.

Or ce sont les habitants de cette île que nous désirons faire connaître, surtout sous le rapport anthropologique.

I

Les premiers qui aient parlé de cette population sont MM. Quoy et Gaimard, les naturalistes zoologistes de *l'Astrolabe*, qui trouvaient qu'elle se rapprochait autant du type nègre proprement dit que des Papous.

Et voici les caractères qu'ils lui ont donnés dans la *Zoologie de l'Astrolabe*, p. 35 :

Taille généralement petite ; membres inférieurs tantôt grêles, tantôt bien nourris ; mollet placé un peu haut ; calcanéum faisant saillie chez beaucoup ; crâne à coronal très-bombé en avant, fuyant et rétréci ; angle facial peu aigu ; compression latérale de la tête, naturelle ; cheveux crépus, n'avançant pas sur le front (1) ; pommettes saillantes, d'où diamètre transversal de la face plus grand que celui du crâne ; os du nez déprimés, nez très-épaté, très-élargi

(1) Il est vrai que, p. 47, ils disent : « Les habitants de Vanikoro ont même une chevelure tout à fait laineuse. »

encore par l'usage du bâtonnet passé dans la cloison ; ailes du nez souvent percées pour porter des anneaux ; œil assez grand, ressemblant par sa forme et sa couleur à celui du nègre ; bosses orbitaires très-bombées ; lèvres grosses ; menton petit ; rien de remarquable dans le maxillaire inférieur et l'oreille, si ce n'est l'ouverture démesurée de cette dernière ; femmes d'une laideur repoussante, etc.

Nous ne nous arrêterons pas à faire ressortir l'analogie de la plupart de ces caractères avec ceux des Néo-Calédoniens d'abord, à part l'élévation de la taille, et ensuite avec ceux des habitants des Hébrides et des Salomon. Mais nous ferons remarquer l'élévation plus grande du mollet signalée chez les Néo-Calédoniens par M. J. Garnier, la forme du front, la nature des cheveux et la grandeur de l'œil, que M. de Rochas a observé à la Nouvelle-Calédonie, contrairement, il est vrai, à l'observation faite par MM. Vinson et Bourgarel dans la même île, et cela suffit, croyons-nous, pour montrer la grande ressemblance des deux populations.

Ayant observé nous-même la population de *Vanikoro*, en même temps que MM. Quoy et Gaimard, nous demandons la permission de transcrire les notes que nous avons recueillies sur les lieux en 1828.

En général, disions-nous, les habitants de *Vanikoro* sont petits et tout au plus de taille moyenne ; leur couleur est très-foncée, presque noire, mais non pareille à celle du nègre d'Afrique, et est plutôt celle de l'*albatros* dit *fuligineux* (1) ; les cheveux sont crépus, presque laineux ; le nez est large à la base, parfois convexe par la saillie des os nasaux, et à cause de cela dit aquilin par quelques-uns de nous, bien que toujours épaté ; dents laides et noires par suite de l'usage immodéré du bétel ; barbe rare, généralement épilée ; pommettes un peu saillantes ; yeux grands, ovales, globes saillants ; bouche grande, lèvres grosses ; oreilles toujours percées et à ouverture démesurément grande ; front bombé, fuyant, paraissant considérablement élevé et rétréci à la hauteur des tempes ; ce qui donne un caractère tout particulier aux physionomies de tous. Il semble encore que la manière de se coiffer adoptée rend la tête plus allongée que dans les autres races. En mesurant plus de vingt têtes, nous avons trouvé que le

(1) MM. Quoy et Gaimard ne parlent pas de la couleur de la peau.

rétrécissement du front était réel, mais moindre cependant qu'il ne paraissait être à l'œil (1).

Par suite de cet allongement de la tête, le visage semble plus aplati, et comme il est plus que bronzé, c'est-à-dire presque noir, cela, malgré ou plutôt à cause de la blancheur de la sclérotique, ne donne pas lieu à une espèce bien avenante. Peut-être cependant n'est-ce qu'à la couleur foncée de la peau que nous avons dû de trouver, comme chez les Africains, leurs regards si vifs et si défiants. C'est l'effet que produit l'Européen lui-même quand il se noircit le visage; exemple : Ligier dans *Othello*. Il est vrai que, habitué aux physionomies bonnes et aimables des Polynésiens, le contraste aidait peut-être encore à nous produire cette impression.

Nous ferons remarquer la finesse de la taille chez tous, ce qui semble être le résultat de l'usage constant d'une ceinture excessivement forte et serrée, qui fait ressembler la taille des habitants de Vanikoro mâles à celle d'une fourmi ou d'une guêpe.

Excepté quelques jeunes femmes, toutes celles que nous avons vues doivent faire croire que cette partie de la population est encore plus laide que l'autre. Du reste, comme les hommes âgés, les femmes portent leurs cheveux courts, et l'on se figure sans doute aisément la beauté qui ressort d'une figure à nez épaté, à bouche à grosses lèvres, salies par le bétel, et à pommettes qui paraissent d'autant plus saillantes que le front est plus rétréci; et comme si pareille laideur naturelle n'était pas suffisante, elles ont l'habitude de sangler leur gorge à l'aide d'une corde maintenant une espèce de jupon, dans le but sans doute d'empêcher que son déplacement ne les gêne dans leurs occupations. Jeunes, elles sont d'ailleurs, comme partout, moins laides et repoussantes, et leurs yeux sont infiniment plus doux que ceux des hommes. Ajoutons que ceux-ci en sont très-jaloux.

Tous les hommes portent un bâtonnet placé en travers du nez, dont les ailes se trouvent nécessairement relevées, et si l'on ajoute à cet ornement ceux du cou, des oreilles, des chevilles, la coiffure et le *malo* ou langouti porté par tous, on aura une idée complète du costume national.

Comme on le voit, notre description ne diffère guère de celle de

(1) M. Quoy a rapporté ce fait dans le texte de la *Zoologie de l'Astrolabe*, et M. de Rienzi l'a cité en note, p. 394, t. III.

Mais toujours est-il qu'il nous semble résulter des descriptions précédentes que les habitants de Vanikoro appartiennent à la même race que ceux de la Nouvelle-Calédonie, c'est-à-dire à la race *papua*, quoiqu'ils soient ou aient été plus ou moins mélangés avec une race jaune qui n'était presque certainement que la race polynésienne.

Chef.....	teligui, taligui, ali- gui.	Femme.....	venime, vanime
Chemin.....	anaoko.	Hameçon.....	matau.
Coco.....	niu.	Langouti.....	malu, malo.
Etoffe.....	malu.	Manger.....	kae.
		Membre viril.	udjé, bidgé.

Moustique.... namu.	Pigeon..... lubé.
Oiseau..... menuka.	Uriner..... kimimi, lamamimi.
Œil..... mata, kalemata.	Sable..... onélé.
Oreille..... tagnaini.	Taro..... talo.
Pagaie..... ule.	Terre..... fenua.
Paupière..... vanimata.	

Voir du reste le vocabulaire comparé qui suit, et ceux recueillis par Gaimard dans le premier volume de la *Philologie de l'Astrolabe*.

	Trois tribus : Vanikoro, Tanema, Taneanu.	Tribus diverses. Nouvelle-Calédonie.	Madagascar.
Homme...	lamoka, ranaka,	n'dié, damé, unié,	lahé, lelahé, lalait.
Ami.....	ualero,	hate, abunga, abaia,	zoké, ompitaia.
Barbe...	ungumé, vingamia,	untanu, builing,	saumouth, soum ou
Cheveux..	uenbagnanili,	onogun, pumbabuiling,	{ voulou, vout. voulou, voulu.
Oreille...	mambaheuhi,	nunea, uanea, nanene,	rousi, tolinir, tadign.
Nez.....	n'helé, nole,	honocun, huomu,	ourou, ouroun.
Dent.....	ugné, kolé, indjé,	heudo, pémanghé,	nif, nif.
Langue...	mea, mia, miniacco,	hégandé, kurumé,	léla.
Fils.....	abali, aluanha,	déa,	zana, dahé, zanak.
Roussette.	léguébé,	tu, pu,	»
Soleil.....	noié,	ni, n'dji, kamea,	massou androu.
Sud.....	gamouli,	guiauéré,	atsimou.
Nord.....	togoloudou,	guiamotero, krapoéré,	avaratz, avaratch.
Ouest.....	lagi,	guiadhiré, déuké,	anouandréfan.
Est.....	tauhaka,	guihiro, topete,	ourignana.
Montagne.	punha,	giu, buagné,	vohi, taunti.
Igname...	opié, upié, mena, mauha,	kaua, ku, ubi,	ouvi, ovi.
Mer.....	lauré, uruvira,	diangué, déné, koueta,	rau, ranou.
Oiseau...	menuka,	moro, mandi, mani,	aukau.
Canne à su-			
cre.....	tolo, rova, toa,	dana, dé,	far.
Eau.....	uiré, niré, éro,	ndio, teï, kue,	rau, ranou.
Flèche...	abioné, punené, puri,	peta,	fal.
Arc.....	tenhassau,	ngapata, bormedu,	{ fanavouk. fanavauh.
Pirogue...	nané, goia, kueré,	gneu, kua,	»
Pagaie....	ulé,	djoué, djoué,	»

Numération de Vanikoro comparée à celle de la Nouvelle-Calédonie.

Vanikoro.	Nouvelle-Calédonie.	Celle de Labillardière.
1 Tilu, kéro, iuné,	taa, seha, hette,	oua-neit.
2 Taru, lahu, tilu,	toa, bao, heluk,	oua-dou.
3 Télou, raru, tévé,	titingué, barré, heyet,	oua-tguien.
4 Tava, iava, téva,	taen, karafué, pobitz,	oua-haët.
5 Teli, téri, tili,	tagouin, norro, nim,	ouanaïm.
6 Tauo, ro, tuo,	nota, numbauru, munwet,	ouanaïm guik.
7 Tembi, rumbi, timbi,	nombo, noubarré, nimmelak,	ouanaïm dou.
8 Tava, laubidua,	nombeli, nukarafué,	ouanaïm guein.
9 Tauru, tuarendi,	nombachy, nouskara, neuan,	ouanaïm bet.
10 Kauluga, huidouholo,	dokua, doutcheushin,	oua-doun hie.

L'u toujours prononcé ou pour les mots de Vanikoro.

Numération des îles Tupua, Indenni, Fonofono et Mamé (1).

Tupua. Deux districts.		Indenni.	Fonofono.	Mamé.
1	Tuo, <i>tehika,</i>	bedja,	ningui,	tahi.
2	Biun, <i>iu,</i>	odi,	lelu,	lua.
3	Bogo, <i>too,</i>	adi,	eve,	tolu.
4	Mabeo, <i>djiva,</i>	abuni,	uve,	fa.
5	Kaveri, <i>djun,</i>	naruné,	idl,	lima.
6	Kaveridjuo, <i>tehaco,</i>	teiamera,	puveagué,	ono.
7	Vio, <i>timbi,</i>	eduma,	polelu,	fitu.
8	Viro, <i>ta,</i>	ebuema,	polé,	poru.
9	Rove, <i>tudyo,</i>	napu,	polohue,	iva.
10	Anauru, <i>huaoi,</i>	ekatua,	hokolu,	kadua.

En résumé, l'on voit qu'il n'y a pas la moindre ressemblance entre les dialectes de Vanikoro et de la Nouvelle-Calédonie, de Tupua et d'Indenni ; celui de Fonofono s'en rapproche le plus. Il ne paraît pas y en avoir davantage avec la langue malgache, et quant à celui de Mamé, il est évidemment tout polynésien.

Mais si c'est vraiment, comme nous le croyons, avec les Polynésiens qu'un croisement s'est opéré à Vanikoro, il faut bien reconnaître qu'il n'y en a guère d'autres indices aujourd'hui que le langage et l'ouverture plus grande des yeux, puisque la forme du front, la nature des cheveux, la couleur de la peau et le peu d'élévation de la taille sont restées les mêmes ; ce qui nous porterait à conclure que le croisement a dû se faire à une époque reculée, et que depuis longtemps les caractères principaux de la race ont repris le dessus. D'un autre côté, en voyant la saillie que font les os du nez, chez un certain nombre d'indigènes, on pourrait peut-être se demander si quelque croisement antérieur à la venue des Polynésiens ou même à l'arrivée des Vanikoriens dans leur île n'aurait pas eu lieu. MM. Quoy et Gaimard les supposaient venus de la Nouvelle-Guinée, ainsi que les Néo-Calédoniens, les Vitiens, les Hébridiens, etc. ; et ce serait donc là, d'après eux, qu'il faudrait aller chercher les raisons de cette forme de nez ; mais nous ne voyons vraiment pas quelle race de cette île, autre que la race *alfourou*, dont nous démontrerons

(1) Les trois premières îles à population mélanésienne, et voisines de Vanikoro, et la quatrième appartenant au groupe *Duff*, dont la population est polynésienne. On sait que la première est l'île Edgcombe et Oury de Carteret, la deuxième la Santa-Cruz de Mendana, et *Fonofono* une île voisine de celle-ci. Toutes ces îles sont très-peu connues.

ailleurs l'existence sur cette terre, aurait pu leur donner cette saillie des os nasaux, que nous avons d'ailleurs rencontrée parfois aussi chez les Polynésiens, et surtout chez les Néo-Zélandais, où elle n'est pas plus facile à expliquer. A Vanikoro ne serait-ce pas plutôt à l'usage du bâtonnet, qui tend sans cesse à relever les os du nez, que serait due cette forme? Nous n'oserions l'assurer, mais nous préférons cette explication à la supposition, possible cependant, du croisement des insulaires de Vanikoro avec des Japonais qui, presque certainement, sont venus à une époque reculée jusqu'en Mélanésie et probablement même jusqu'en Polynésie, ainsi que nous le ferons voir ailleurs.

Toujours est-il qu'aujourd'hui les habitants de Vanikoro ressemblent plus aux Papuas purs qu'à toute autre population, et que, s'ils ont été croisés, tous aujourd'hui semblent revenir et sont bien près d'arriver à leur type primitif, qui devait être très-probablement celui des Néo-Calédoniens. Comme on l'a vu, ils ne diffèrent, en effet, de ces derniers, et nous ne voulons parler que des populations pures des deux îles, que par une taille moins grande; par une couleur peut-être moins fuligineuse parfois, mais d'autres fois pour le moins aussi noire; par l'absence générale de la barbe, qu'ils épilent, tandis que quelques autres la laissent croître; enfin par quelques autres détails d'assez peu d'importance, à notre avis, parce qu'ils tiennent évidemment plus aux influences locales, à l'insalubrité de l'air et aux coutumes qu'au croisement de la population avec une autre race (1). Par le prognathisme, la saillie des pommettes, l'allongement et l'aplatissement transversal de la tête (2), les habitants de Vanikoro

(1) Il est évident que des *Papuas* se croisant avec des Polynésiens n'auraient pas produit une taille médiocre, et que celle-ci n'est due qu'aux localités, etc.

(2) Ce qui nous a le plus frappé dans les caractères crâniens extérieurs des Vanikoriens, c'est, avons-nous fait remarquer, le rétrécissement du front, qui n'avait pas moins frappé MM. Quoy et Gaimard, puisqu'ils ont écrit ne l'avoir trouvé nulle part ailleurs. Ce qui prouve, d'un autre côté, qu'ils n'avaient jamais vu les Néo-Calédoniens. Inutile de répéter que le rétrécissement, bien qu'il fût réel, aux régions temporales, était beaucoup moins sensible au compas qu'à l'œil.

Après l'étroitesse du front, l'effet le plus singulier est celui qui est produit par le bâtonnet transversal placé sous le nez. Et nous rapportons ailleurs à quoi nous fûmes exposé, un jour que nous avions eu l'outrage de prendre un naturel par cet ornement, qui rappelle si bien la vergue de civadière des bâtiments à voiles.

ressemblent donc beaucoup aux Néo-Calédoniens. Sont-ils comme eux de vrais dolichocéphales ? Nous n'oserions l'assurer, mais nous serions disposé à le croire, en attendant que les mensurations l'aient constaté ou aient prouvé le contraire ; car encore cette fois, malheureusement, tout ce que nous venons de dire sur les naturels de Vanikoro ne repose que sur l'observation des caractères extérieurs, et, n'ayant pu nous procurer un seul crâne de cette population, les anthropologistes sont dans l'impossibilité de déterminer quelle place elle doit véritablement occuper. Toutefois nous croyons qu'il doit en exister un au Muséum, rapporté par M. Gaimard, qui se l'était procuré dans la baie Ocili, le premier mouillage de *l'Astrolabe* à Vanikoro (1). Peut-être ce crâne

(1) Le musée de l'Institut anthropologique, formé par la réunion dans les locaux de la Faculté de médecine, au-dessus du musée Dupuytren, des collections de la Société d'anthropologie et de celles du laboratoire d'anthropologie de l'Ecole des hautes études, renferme déjà au delà de 3 300 crânes humains. Il possède quelques pièces rares provenant de l'Océanie, mais aucun de Vanikoro. Nous avons prié notre collaborateur M. Hamy de nous dire si le Muséum est plus heureux. Voici la note qu'il a bien voulu nous communiquer :

« J'ai vainement cherché dans les collections du Muséum le crâne vanikorien dont il est question dans le passage ci-dessus du mémoire de M. Lesson. Sans doute tous les crânes recueillis pendant le voyage de *l'Astrolabe* ne sont pas venus au Muséum. Je sais, par exemple, que deux de ces pièces ont figuré quelque temps dans la collection Debray, d'où elles ont passé dans celle de Dumoutier, pour venir en dernier lieu rejoindre dans les galeries du Jardin des plantes les autres documents anthropologiques provenant de la même circumnavigation.

« Mais, si Gaimard s'était procuré un crâne de Vanikoro, il est vraisemblable qu'il l'aurait voulu placer dans les collections de l'Etat, à côté des autres pièces précieuses qu'il y déposait avec Quoy dès 1829. Il l'aurait, en outre, publié, en raison des particularités anatomiques si frappantes du type jusqu'alors inconnu que les figures de Sainson ont popularisé.

« Je crois d'ailleurs qu'il résulte d'un texte même de Gaimard que ses recherches anthropologiques à Vanikoro n'ont pas abouti. On lit, en effet, page 327 du tome IV de *l'Histoire du voyage* que Gaimard, cherchant partout, et principalement dans les endroits consacrés, s'il ne rencontrerait pas des têtes ayant appartenu à quelqu'un des malheureux compagnons de La Pérouse, voit dans la maison des esprits à Manevaï « trois têtes osseuses, « dont deux, placées à droite, nommées *Kaba-Outou*, appartiennent bien évidemment à la *race noire* océanienne. La troisième, plus grande, placée à « gauche, nommée *Gala*, a de plus belles dimensions, et pourrait bien appartenir à la *race jaune*. » A Nama (p. 334) il visite la sépulture d'un chef nommé Boun-hi, dont la tête est suspendue dans un panier. A côté du temple des esprits, il voit « comme jetées par terre sans aucun soin deux

sera-t-il mesuré un jour, s'il ne l'a pas été déjà; mais, tant qu'il sera seul, il sera probablement difficile d'assurer que c'était bien un crâne de Vanikorien, l'habitude de cette population, comme de toutes celles de race noire, étant de conserver les têtes de ses ennemis et de ceux qu'elle peut tuer à la suite de naufrages. C'est ainsi, ai-je déjà dit, d'après Dillon, qu'on avait conservé, jusqu'à sa venue à Vanikoro, les têtes des compagnons de La Pérouse, qui ne furent cachées que lorsque les indigènes eurent appris la prochaine arrivée d'un navire français.

On comprend du reste de quelle importance seraient quelques têtes de ces insulaires, car, s'ils ont vraiment été croisés avec les Polynésiens, comme l'indiquent non-seulement les mots polynésiens trouvés dans leur langage, mais encore la grandeur de l'œil, on devrait trouver des caractères crâniens les rapprochant infiniment des Papous (1) de la Nouvelle-Guinée, des métis *tunga-fidjiens*, et de ceux de la Nouvelle-Calédonie, qui ont été formés par le croisement autrefois des Polynésiens avec la race papua de cette île. Il nous semble qu'il serait facile, et cela en vaudrait bien la peine, en envoyant un navire de la station française en Océanie, de s'assurer si le monument élevé par *l'Astrolabe* à la mémoire de La Pérouse et de ses compagnons n'a pas été détruit par les naturels et de se procurer quelques crânes de ces derniers, car aujourd'hui les difficultés ne sont pas les mêmes; par les déserteurs des navires de toutes les nations qui se sont répandus dans ces îles on pourrait en obtenir.

Disons en terminant que, pour avoir une idée de la physionomie des insulaires de Vanikoro, c'est sur la planche XVI du *Voyage pittoresque* de Dumont d'Urville qu'il faut jeter les yeux. Là, en effet, se trouvent les portraits de deux chefs, assez ressemblants,

« nouvelles têtes de naturels ». Il suppose qu'on les a retirées de la maison pour qu'il ne les prît point pour des têtes de blancs, au sujet desquelles il ne cesse de s'enquérir pendant tout son séjour. Espionné sans cesse, suivi partout, il ne peut s'emparer d'aucune de ces dépouilles.

Dumont d'Urville ajoute que « M. Quoy désirait vivement de son côté « faire l'acquisition de trois crânes qu'il avait observés au village de Ma-nevaï (ceux dont il est plus haut question sans doute) pour ses observations de physiologie; mais toutes les propositions qu'il a pu faire aux naturels n'ont pu les amener à se défaire de ces précieuses reliques. » (*Op. cit.*, t. IV, p. 197.) »

E. HAMY.

(1) Nous appelons *Papous* les métis de *Papuas* purs et d'Alfourous, qu'on regarde généralement comme des métis de *Papuas* et de Malais.

mais dont les fronts ne sont pas assez rétrécis. On remarquera que l'un d'eux (Moembé, quarante-cinq ans) était le chef de la religion, et qu'il avait toute sa barbe, mais portée courte, tandis que l'ensemble de la population a le visage épilé. Le portrait de ce chef se trouve également dans l'Atlas de *l'Astrolabe* ; quant à la planche XVII, elle ne donne guère que les proportions du corps, le reste ne vaut absolument rien. Enfin, à part le costume, rien dans les figures de l'ouvrage de Dillon ne donne une idée exacte de la physionomie de cette population, dont le chiffre, avons-nous dit, ne s'élevait pas, lors de notre passage, à plus de 1200 à 1500 âmes.

Ajoutons, en terminant, que si les insulaires de Vanikoro sont assez laids au physique, ils nous ont paru être, sous le rapport moral, inhospitaliers, avides, défiants, animés de dispositions hostiles contre les étrangers, enfin farouches, turbulents et irascibles, et probablement aussi cruels qu'ils en ont la réputation, comme les autres races noires de la Mélanésie.

II

Notre but n'ayant été, dans les pages précédentes, que de donner une idée de la population de Vanikoro et surtout de faire connaître ses caractères anthropologiques extérieurs, nous pourrions arrêter ici ces renseignements ; mais comme ils sont assez peu répandus, peut-être voudra-t-on bien nous pardonner de chercher à les compléter par quelques détails ethnographiques recueillis en même temps que nos autres observations.

Nous serons d'ailleurs aussi bref que possible dans l'exposition de ces détails.

COSTUME DES HABITANTS. — Une ceinture, une coiffure particulière et divers ornements, tel est l'ensemble du costume national.

La ceinture est faite en fibres d'*hibiscus* ou en rotin fendu en minces lanières, et si fortement serrée autour des reins, qu'elle donne aux hommes la forme d'une fourmi ou la taille d'une guêpe, ce qui avait déjà été remarqué par Cook et Forster dans les Nouvelles-Hébrides, et notamment dans l'île que Cook a appelée *Mallicolo*.

Les femmes portent également cette ceinture, mais elles ont de

plus une espèce de petit jupon, qui, partant le plus souvent du milieu des seins, qu'il comprime fortement, descend jusqu'aux genoux (1) ; qui a vu les chapeaux vernissés des matelots français, peut avoir une idée de la couleur de ces ceintures, qui, souvent doublées d'étoffe à l'intérieur pour qu'elles ne blessent pas trop, sont noires, brillantes et polies.

COIFFURE. — Les hommes adultes, de même que les jeunes, ont une coiffure des plus singulières, qui ne contribue pas peu à leur donner un air plus sauvage. Vue de loin, elle produit l'effet d'un bonnet catalan. Elle n'a pas moins de 1 pied de long, et est dirigée en arrière, afin de ne pas gêner les mouvements et la vue. Composée d'étoffe tirée du figuier ou de l'arbre à pain, elle emmaillote complètement la tête sans laisser voir les cheveux, et, pour être appliquée solidement et dans toutes les règles, elle exige une grande habileté. Aussi, quand elle a été mise en place, n'y touche-t-on que le plus tard possible, lorsque les insectes qu'elle protège ne laissent plus un instant de repos.

Les enfants, eux, vont absolument nus, quel que soit leur sexe, jusqu'à l'âge de dix ans.

ORNEMENTS. — Hommes et femmes portent des bracelets, des colliers, soit en disques de coquilles, soit en tresses, auxquels ils attachent le plus grand prix. Ils en mettent non-seulement aux bras, mais aux poignets, aux chevilles et à la ceinture. Toutefois les femmes en sont moins surchargées que les hommes.

Leurs oreilles, percées et allongées comme à l'île de Pâques et dans toutes les îles mélanésiennes, jusqu'à ce que le lobule atteigne les épaules, sont ornées en tout temps de pendants en os ou en coquillages, et dans les jours de fête de pendants en écaille de tortue, formant chaîne, au nombre de quinze à vingt quelquefois, qui suffiraient à expliquer par leur poids le grand nombre de lobules déchirés que l'on rencontre. On sait d'ailleurs que c'est en plaçant dans la première ouverture pratiquée un rouleau de feuilles de vaquois, qui tend sans cesse à se dérouler, qu'ils obtiennent des ouvertures d'une grandeur parfois surpre-

(1) Nous avons cru pouvoir conclure, à la longueur générale des seins, que cette manière d'appliquer le haut du jupon n'avait d'autre but que de prévenir leurs mouvements gênants pendant qu'elles vaquent à leurs occupations. Qu'on remarque seulement cette différence de forme des seins de la race mélanésienne comparée aux seins hémisphériques, si beaux, de la race polynésienne.

nante, et dans lesquelles on peut facilement introduire une bouteille.

L'ornement le plus curieux des Vanikoriens, et qu'on rencontre aussi dans les autres îles mélanésiennes, comme il existait, s'il n'existe pas encore, en Australie, est le bâtonnet en bois, en coquille ou en fragment poli de dent de cachalot qui traverse la cloison nasale, et, en relevant les ailes du nez, ne contribue pas peu, sans doute, à le faire paraître plus épaté qu'il ne l'est réellement.

Divers fards sont encore employés par la population pour s'embellir. Nous n'en avons vu que de noirs et de bruns, et il nous a paru que les vieilles femmes, qui en faisaient surtout usage, étaient convaincues qu'elles augmentent leurs charmes par ce moyen ; nous n'avons, du reste, jamais vu ces raies blanches tracées sur la face ou quelque autre partie du corps par les Australiens et les habitants de la Nouvelle-Irlande.

BÉTEL. — Le bétel, ce composé si usité en Malaisie, est habituellement mâché ici par les deux sexes. On s'y contente des feuilles d'un poivrier, le *piper methisticum*, qu'on cultive dans ce seul but, et de chaux en poudre. Il nous a paru qu'on en abusait encore plus que ne font les Malais, et nous avons pu voir des concrétions, suite de cet usage, vraiment surprenantes par leur volume. Inutile de dire que les habitants de Vanikoro n'ont pas l'usage du kava.

TATOUAGE. — Fait à remarquer, le tatouage par piqûres, c'est-à-dire tel qu'il se pratique en Polynésie, tandis que les races noires n'ont recours ordinairement qu'aux incisions, est connu à Vanikoro comme à Tukopia. Il ne se compose que de figures de poissons, de lézards, de triangles, et ce qui semblerait indiquer que les Vanikoriens craignent la douleur plus que les Polynésiens, les tatouages ne sont guère pratiqués que sur le dos, où ils sont d'ailleurs peu apparents, tant ils se confondent avec la couleur naturelle de leur peau.

ARMES. — Comme toutes les peuplades noires, ils ont l'arc (oré) et les flèches (abione), qu'ils ne quittent guère dès qu'ils s'éloignent de leur village ; l'arc n'a pas moins de 6 pieds, les flèches sont en roseau et leur pointe en os.

On croit généralement qu'ils les empoisonnent avec le suc d'une noix qui est six ou huit fois plus grosse que celle de France, et il est de fait, au dire des baleiniers qui se sont trouvés en

contact avec ces populations, que les blessures qu'elles font sont souvent mortelles ; mais la nature des pointes de flèches est bien suffisante, croyons-nous, sous le climat de ces îles, pour expliquer les accidents qui paraissent accompagner leurs blessures.

Les expériences faites à bord de *l'Astrolabe* par MM. Quoy et Gaimard ne les ont du reste pas convaincus de la léthalité de ces flèches. On sait que déjà Cook, à Mannicolo, avait voulu vérifier cette croyance sur les flèches de cette île, absolument semblables à celles de Vanikoro, c'est-à-dire ayant la pointe en os et le bout de la hampe barbouillé d'une gomme noirâtre. Dans ce but il fit faire un premier essai sur un chien, qui ne produisit aucun effet fâcheux. Quelques jours après l'épreuve fut renouvelée : on racla la substance résineuse entourant le haut de la hampe et une terre verdâtre attachée à la pointe de la flèche et cette poudre fut insinuée dans une plaie pratiquée pour la recevoir ; l'animal ne tarda pas cette fois à être fortement affecté, mais il ne mourut pas.

C'est du reste avec les os de leurs ennemis que les habitants de Vanikoro fabriquent les pointes de leurs flèches, et pour les obtenir ils commencent par faire macérer leurs cadavres dans la mer.

Nous possédons quelques-unes de ces flèches, auxquels les naturels tenaient tant, qu'il nous a été difficile de nous les procurer.

PIROGUES. — Leurs pirogues sont formées d'un seul tronc d'arbre. Une sorte de gouttière très-peu large, et permettant à peine d'y introduire les jambes, est creusée dans le sens de la longueur. L'extérieur est arrondi, et c'est sur le bord qu'on s'assoit. Chaque pirogue a un balancier, et bien que le dessous ne soit guère qu'un cylindre, à peine caréné, ces pirogues vont assez vite, grâce à la voile triangulaire et très-haute qui est employée.

DEMEURES. — Les cases des indigènes ne sont plus les cases des Polynésiens, quoique bâties avec des matériaux à peu près pareils ; mais elles semblent on ne peut mieux appliquées au climat de l'île et faites pour résister le plus longtemps possible aux pluies diluviennes qui tombent à certaines époques. C'est ainsi que leur toiture est en pente très-roide, afin que la pluie trouve un écoulement plus facile. Le plus souvent longues de 15 à 20 pieds, sur 6 à 12 de large, elles se composent de trois rangs

de pieux, sur lesquels s'appuie la toiture, qui descend jusqu'à 3 ou 4 pieds du sol, et le plus ordinairement il n'existe qu'une seule porte. La toiture et les parois sont en feuilles de cocotier, grossièrement tressées. Un foyer carré est placé au centre de la maison, et à la profondeur d'un pied ou deux se trouve l'âtre, qui est rempli de petites pierres noircies dans le feu, et sert, comme dans toute la Polynésie, à préparer la nourriture.

Dans chaque village il y a des cases, une au moins, mieux construites et plus spacieuses, consacrées à la divinité, et à cause de cela appelées maisons de l'*atua* ou des *esprits*. On pensait généralement à bord de l'*Astrolabe* que ces cases étaient à la fois temple, arsenal et salle de conseil, parce que c'était là, à Tevai et Manevai, par exemple, que nous avons vu les indigènes se réunir et qu'étaient mis en dépôt les objets les plus importants, tels que les armes ; que c'était là que les visiteurs étaient reçus et qu'on les faisait coucher, comme cela est arrivé à M. Gaimard à Nama. Mais, en jugeant par ce qui se passe aux Samoa, aux Marquises, etc., nous sommes porté à croire que c'était plutôt ce qu'on appelle *une maison publique ou commune* dans ces derniers lieux. Ce qui nous le ferait surtout croire, c'est qu'il existait tout autour une estrade pour servir de lit, que c'est là que notre ami Guilbert a vu se réunir pour danser, que nous y avons vu nous-même les indigènes travailler à la confection des flèches et de leurs ornements, avec un sans-gêne qui prouvait du moins que, si c'était un temple, ce n'était pas l'heure du culte. D'un autre côté, nous devons pourtant dire que c'est dans une de ces maisons qu'étaient les crânes de nos compatriotes, enlevés à l'annonce de notre arrivée et cachés avec soin, et que dans une autre nous avons eu l'occasion d'en voir quelques-uns et de les examiner de près.

CROYANCES RELIGIEUSES. — A cette occasion, nous dirons que, s'ils en ont quelques-unes, ce qui est à supposer, puisque nous n'avons pas encore vu une seule peuplade en manquer absolument, nous ne pouvons pas avancer grand'chose à ce sujet. Nous rapporterons seulement qu'un jour le grand prêtre de *Manevai*, Moembé, invité par le commandant d'Urville à lui montrer son *atua* ou divinité, le conduisit près d'un trou de crabe et d'un nid d'abeilles, et lui dit que c'était l'*atua* ou la chose tapu. Nous pensons que cet *atua* n'était, comme dans toute l'Océanie, qu'une sorte de Dieu tutélaire, de génie protecteur auquel Moembé probablement adressait ses prières et qu'il vénérât et

consultait dans certaines occasions, en un mot le symbole pour lui de la Divinité, devenu pour ainsi dire la Divinité elle-même. Ce qui semble le prouver, c'est que nous avons déjà vu à *Tukopia* la murène, le requin, etc., être considérés comme des divinités particulières au moins, si ce n'étaient pas celles de toute la nation. Ici c'étaient le *tourlourou* (loubo) et l'abeille (banié), et il est probable que chaque insulaire avait également la sienne. En somme, nous croyons que par le raisonnement on doit supposer aux habitants de Vanikoro une religion plus ou moins pareille en quelques points à celle des Polynésiens, mais toujours plus bornée, qu'en un mot ils sont plus panthéistes que fétichistes, ce dernier mot ne pouvant avoir la signification qu'on a voulu lui donner, et n'étant guère qu'un non-sens.

TAPU. — Le *tapu*, cette institution politique et religieuse qu'on a cru appartenir plus particulièrement à la race polynésienne, quoique nous l'ayons retrouvée à peu près partout sous un autre nom, existe à Vanikoro, où est toute la loi. Ce qui est à remarquer, c'est qu'elle y porte le même nom qu'en Polynésie; il aura été donné par les émigrants de cette race, venant soit de *Taumako*, soit de *Tukopia* ou autres îles du voisinage, et même des *Tonga*, ayant toutes une population polynésienne. Le *tapu* est du reste aussi puissant dans cette île que dans toutes celles désignées. Quand nous demandions à acheter des cochons, lesquels sont assez rares, il nous était presque toujours répondu : *Tapu*, c'est-à-dire qu'il leur était défendu d'en vendre, car dans ce cas le mot *tapu* ne pouvait pas signifier *sacré*. La plupart des poissons étaient également *tapu*, sans doute dans le même sens, et ce qui est arrivé à Quiros dans l'île *Mallicolo* des *Hébrides*, et à Cook et Bougainville dans les mêmes îles, ne laisse, croyons-nous, pas de doute à cet égard. On sait qu'il leur fut bien souvent dit, en voyant le poisson pris par eux : *Tapu*, et si ce mot voulait dire parfois *dangereux*, ou que quelques-uns étaient défendus par leurs croyances, il est clair qu'il ne pouvait, dans ce dernier cas, être appliqué à la masse, et qu'il voulait plutôt dire : Nous ne voulons pas que vous preniez nos poissons, nous les mettons sous l'interdit. Nous croyons donc, en somme, que le mot *tapu* voulait plutôt dire *défendu* que *sacré*, à Vanikoro, défendu au peuple surtout. En un mot, le poisson n'était probablement *tapu* que comme la tortue l'est aux îles Marquises, aux Mangareva, etc., où elle est réservée aux chefs.

Nous ne ferons plus qu'une remarque, c'est que le fait de l'existence du *tapu* à Vanikoro et son nom lui-même viennent appuyer l'opinion que nous avons émise que les Polynésiens sont arrivés à une époque assez éloignée dans cette île, qu'ils lui ont donné des chefs, infusé leur langage et communiqué certaines coutumes qui dureront probablement autant que la population, quoiqu'elle soit revenue presque complètement à la race primitive, c'est-à-dire mélanésienne.

Ajoutons cependant que lorsque le grand prêtre Moembé venait à bord, ses compatriotes lui témoignaient bien quelque respect, mais non comme faisaient les Polynésiens en présence du leur.

GOUVERNEMENT. — Nous n'avons pu apprendre rien de précis quant à la forme du gouvernement, nous avons vu seulement de nombreux chefs. Le titre d'*aliki* ou *ariki* qui leur était donné, pourrait faire supposer qu'ils possédaient des prérogatives analogues à celles des chefs polynésiens.

MARIAGE. — Nous n'avons pu rien apprendre non plus sur les cérémonies du mariage, qui, en apparence, devraient être plus sérieuses que celles des Polynésiens, car ils sont, comme toutes les peuplades noires, infiniment plus jaloux, et cachent autant qu'ils le peuvent leurs femmes aux regards des étrangers.

ANTHROPOPHAGIE. — Rien ne nous a prouvé que les naturels de Vanikoro fussent anthropophages. Mais, comme les Polynésiens autrefois, ils ont l'habitude de conserver les crânes de leurs ennemis, tout comme les noirs de la Nouvelle-Guinée ; ce qui nous a permis, comme à M. Gaimard, d'en voir quelques-uns pendant nos excursions. On a vu que Dillon a même avancé que les crânes des Français naufragés et tués à la suite du naufrage des navires de La Pérouse étaient encore conservés à son arrivée et qu'ils ne furent enlevés et soigneusement cachés que quand les naturels eurent appris par lui que d'autres Français allaient arriver. Il est certain que toutes nos recherches à ce sujet furent vaines.

NOURRITURE. — La nourriture des habitants de Vanikoro nous a paru variée, mais la base de l'alimentation est le *taro*, qu'ils préparent de plusieurs manières. Ils ont, en outre, le cocotier, deux sortes d'arbres à pain, l'un ayant des noyaux que l'autre n'a pas ; des bananiers, des patates douces ; un *inocarpus* qui leur fournit des fruits abondants et savoureux comme ceux du châtaignier ; des mangues, des ignames, etc.

Les femmes étant chargées de tous les travaux de la maison, ce sont elles qui vont chercher la nourriture et qui la préparent dans un four creusé en terre et chauffé par des cailloux, comme en Polynésie. Seulement, ici les fours se trouvent au milieu de la maison, tandis que les Polynésiens ont dans ce but de petites cases, voisines de leur demeure principale.

En outre des racines et des fruits, les indigènes se nourrissent de poissons, qui sont nombreux, mais donc beaucoup ne servent pas à l'alimentation générale, soit parce qu'ils ont des qualités nuisibles, soit parce qu'ils sont réservés aux chefs, comme les tortues. Tous consomment les coquillages, qui abondent sur leurs récifs.

Lors de notre séjour les cochons étaient *tapu*, sans doute dans le but de permettre leur accroissement, et nous n'en vîmes qu'un très-petit nombre. L'espèce est d'ailleurs peu forte, noire comme les indigènes, et ayant comme eux des yeux vifs et méchants.

Nous n'avons jamais aperçu de poules et jamais il n'en a été apporté à bord ; s'il y en a, elles sont évidemment très-rares.

En somme, il nous a paru que la population ne fait guère usage de viande, mais son alimentation est abondamment assurée par toutes les autres ressources.

III

Quoiqu'il ne s'agisse plus de l'homme, nous demandons à ajouter encore quelques détails sur l'histoire naturelle de Vanikoro.

Voici l'indication à peu près complète des productions de l'île :

Les plantes utiles et nourricières sont le cocotier, l'arbre à pain, une espèce de canari, le sagoutier, l'aréquier, l'*hibiscus tiliaceus*, le *barringtonia*, le manguier, une espèce de *spondias*, le *calophyllum*, l'*inocarpus edulis*, l'*eugenia*, l'*arum esculentum* ou *taro*, la patate douce, les bananiers, diverses espèces d'igname, le poivrier *piper methisticum*.

Inutile de faire remarquer, ce qui est naturellement expliqué par la position de l'île, la présence de plusieurs végétaux de l'Asie et des îles asiatiques, tels que le manguier, le canari, l'*eugenia*, etc. L'analogie de la végétation de Vanikoro avec celle de la Nouvelle-Guinée surtout est grande, car, de plus, ses bords,

comme les siens, sont couverts de mangliers. On y trouve du reste une espèce de pin.

Il n'y a guère, avons-nous dit, parmi les quadrupèdes, que le cochon, appelé *bouya*, et qui est de très-petite taille, et le *rat*. Nous y avons trouvé une espèce de chauve-souris (roussette) qui n'était pas encore connue.

Les oiseaux paraissent être nombreux. Il résulte de l'inventaire suivant tiré de la *Zoologie* de MM. Quoy et Gaimard, qu'on y trouve :

Trois espèces de colombes : la muscadivore, celle à calotte purpurine, et une autre ; de petits crabiers, le grimpereau rouge et noir, deux merles, des moucherolles, entre autres celle à éventail ;

En espèces nouvelles, le merle et le platyrhynque de Vanikoro ; en espèces connues, les colombes océaniques, *turvert* et *kurukuru*, la poule sultane à tête noire, le *souïmanga* rouge et gris, le martin chasseur, la moucherolle à queue en éventail.

Les poissons surtout sont abondants, mais cependant sans nos filets nous ne l'aurions pas cru, tant les naturels évitaient de nous en apporter.

En espèces nouvelles, d'après MM. Quoy et Gaimard, nous citerons : la girelle de Vanikoro, la girelle trimaculée, le doule de Vanikoro, le doule bordé, le glyphisidon à ceinture, le pemphéride de Vanikoro, le denté à caudale bordée, le cœsio tacheté ;

En espèces connues : le diagramme ponctué, le glyphisidon du Bengale, le chorimène de l'île de France, etc. (1).

Les récifs offrent surtout une grande variété de mollusques et de zoophytes. En espèces nouvelles, MM. Quoy et Gaimard ont rapporté et décrit : le calmar de Vanikoro, le senpioteuthe lunulé, l'hélice de Vanikoro, l'hélicine rubanée, le cyclostome cannelé, l'auricule jaune, la pyramidelle ventrue, la mitre de Vanikoro, le strombe de Vanikoro, la cérîte rubanée, la cérîte renflée, la mélanie érythrosthème, la mélanie à côtes, la nérîte commune, la stomatelle tachetée, la patelle flexueuse, la patelloïde orbiculaire, l'oscabrion orbiculé, la pintadine ovulaire, la modiole rutilante, la cana foliacée, la cyrène de Vanikoro, la cyrène oblongue, la mactre soyeuse, la psammodie vitrée, le barille ventriculé ;

(1) De grands requins tachetés de blanc et de noir y abondent.

En espèces connues : l'hélice excluse, le doris tacheté, le doris scabre, la pyramidelle cornigère, le ptérocère lambis, le strombe fleuri, les cônes radis de Banda, damier, vermiculé, tulipe et livide, etc. Nombreux zoophytes appartenant aux genres holothurie, siphoncle, astérie, actinie, astrée, fongie, polythoè, madrépore, zoanthe, chausse-trappe, caryophyllie, alcyon, etc.

Ajoutons qu'il y a peu d'insectes, mais que les fourmis y abondent et y sont fort incommodes, et que, dans les pays couverts de bois et à eaux vaseuses, les moustiques se montrent par myriades.
